

OPERA DE LILLE

2, RUE DES BONS-ENFANTS B.P. 133
F-59001 LILLE CEDEX - T. 0820 48 9000
www.opera-lille.fr

Saison 2009 - 2010 / Concert

IAN BOSTRIDGE JULIUS DRAKE

DEBUSSY, FAURÉ, BRITTEN, SCHUBERT

Je 4 février à 20h



JULIUS DRAKE

Photo : Marco Boggreve



IAN BOSTRIDGE

Photo : Simon Fowler/EMI Classics

MÉLODIES ET LIEDER

Durée : 2 h avec entracte

IAN BOSTRIDGE TÉNOR **JULIUS DRAKE** PIANO

Programme

Claude Debussy (1862-1918)

Fêtes Galantes II :

Les Ingénus

Le Faune

Colloque sentimental

Gabriel Fauré (1845-1924)

Nell

Les Berceaux

Au bord de l'eau

Prison

Clair de Lune

Fleur Jetée

Benjamin Britten (1913-1976)

La Belle est au jardin d'amour

Eho ! Eho !

Quand j'étais chez mon père

– Entracte –

Franz Schubert (1797-1828)

Das Heimweh D456

Sehnsucht D879

Im Freien D880

Bei dir Allein D866 (n° 2)

Der Wanderer an den Mond D870

Das Zünglein D871

Die Perle D466

Freiwilliges Versinken D700

Der zürnenden Diana D707

Lied des Gefangenen Jägers D843

Normans Gesang D846

DEBUSSY, FAURÉ, BRITTEN, SCHUBERT

QUELQUES REPÈRES

Claude Debussy (1862-1918)

Né à Saint-Germain-en-Laye, dans une famille de commerçants, Claude Debussy découvre la musique avec Madame Mauté de Fleurville, une ancienne élève de Chopin. Il entre au conservatoire à l'âge de dix ans, et y passe douze années d'études auprès de Marmontel, Lavignac (qui lui communique sa passion de Wagner), Franck et Guiraud. La baronne von Meck, protectrice de Tchaïkovski, l'engage comme "pianiste privé" et le fait voyager à Vienne, Venise et Moscou. En 1884, il reçoit le prix de Rome pour sa cantate *L'Enfant prodigue* et entre à la Villa Médicis, pour un bref séjour auquel il mettra fin par dégoût de l'académisme régnant. Il y compose, entre autres, *La Damoiselle élue*. De retour à Paris en 1887, il enchaîne leçons de piano et piges pour des critiques musicales. Ces années impécunieuses demeurent les plus riches intellectuellement : il fréquente le cercle mallarméen, les poètes Pierre Louÿs, Verlaine, Laforgue, Huysmans, les peintres dits "impressionnistes". À Bayreuth, il s'enthousiasme pour Wagner ; lors de l'Exposition Universelle, il découvre les musiques d'Extrême-Orient. C'est avec le *Prélude à l'après-midi d'un faune*, tiré d'un poème de Mallarmé, qu'il obtient son premier vrai succès en 1894, consacré par la création en 1902 de son opéra *Pelléas et Mélisande*. Il compose pour l'orchestre, pour la voix et beaucoup pour le piano, jusqu'aux premières atteintes d'un cancer en 1910, et poursuit dans la souffrance jusqu'à sa mort en 1918.

Gabriel Fauré (1845-1924)

Issu d'une famille ariégeoise, Gabriel Fauré prend des leçons d'harmonium dans la Chapelle jouxtant l'école de son père. Il accède à 9 ans à une bourse pour l'École de musique classique et religieuse de Paris, appelée l'école Niedermeyer. Pendant plus de dix ans, il étudie les maîtres allemands (Bach, Beethoven), la musique grégorienne, l'art de la modulation. Auprès de son professeur de piano, Camille Saint-Saëns, il découvre Schumann, Liszt, Wagner... Il obtient son premier prix de composition avec *Le Cantique de Jean Racine*. Il entame une carrière d'organiste des plus brillantes : titulaire de l'orgue de la Madeleine, il succède à Massenet au Conservatoire, où il enseigne la composition à toute une jeune génération qui fera parler d'elle (Ravel, Koechlin, Florent Schmitt, Nadia Boulanger...). Il prend la direction du Conservatoire en 1905, et ne la quittera qu'en 1920, contraint par la surdité. Sa vie s'achève dans l'isolement en 1924, mais des obsèques nationales témoignent de la reconnaissance de son art par ses contemporains. Sa discrétion et sa réserve n'ont pas toujours permis au grand public d'accéder ou d'apprécier sa musique d'une sensibilité éminemment française, fuyant l'emphase, recherchant le raffinement. Maître incontesté de la mélodie française (cycles de *La Bonne Chanson*, *L'Horizon Chimérique*), ce grand vocaliste se distingue aussi par sa musique pour piano et sa musique de chambre.

Benjamin Britten (1913-1976)

Né à Lowestoft dans le Suffolk, Britten est aujourd'hui considéré comme un « classique » parmi les compositeurs britanniques. Élève du compositeur Franck Bridge, il poursuit ses études au Royal College of Music de Londres, auprès de John Ireland pour la composition et Arthur Benjamin pour le piano (dont il devient un remarquable interprète). Il compose très tôt : un *Phantasy Quartet* remarqué dès 1932, une *Sinfonietta* pour orchestre de chambre... En 1937, la création de ses *Variations sur un thème de Franck Bridge* au Festival de Salzbourg vient établir sa réputation de compositeur. Profondément antimilitariste, Britten choisit en 1939 de s'établir aux États-Unis, accompagné du ténor Peter Pears, son compagnon dans l'art et dans la vie. De ces années américaines datent plusieurs œuvres majeures : le *Concerto pour violon*, les *Sept Sonnets de Michel-Ange*, et surtout l'opéra *Peter Grimes*. En 1945, Britten regagne l'Angleterre en pleine guerre, pour s'installer au bord de la mer du Nord à Aldeburgh. C'est là qu'il crée en 1948 le Festival d'Aldeburgh, auquel il associe durant de nombreuses années l'English Chamber Orchestra. Il avait fondé deux ans auparavant l'English Opera Group, une modeste compagnie spécialisée dans l'opéra "de chambre", petite forme très prisée par le compositeur, où se dévoile son talent pour la musique vocale et dramatique. Le Festival d'Aldeburgh obtient vite une large renommée : Britten s'y illustre aux côtés d'amis éminents musiciens – Yehudi Menuhin, Sviatoslav Richter, Zoltán Kodály, puis Mstislav Rostropovitch. Très inspiré par le folklore anglais, inconditionnel de la musique de Purcell, Britten rénove avec son inspiration toute personnelle et originale, une tradition musicale britannique qui s'était essouffée.

Franz Schubert (1797-1828)

Fils d'un instituteur de Vienne, Franz Schubert a pour premier professeur de musique son père, qui ne l'encourage pas pour autant à une carrière musicale. Il reçoit également l'enseignement du maître de chapelle de la paroisse, qui lui transmet l'art du chant et les techniques de l'orgue. Il commence à composer dès l'âge de douze ans. Sa voix le fait admettre à la Chapelle impériale, ce qui lui permet d'étudier gratuitement au Stadtkonvikt de Vienne. Il y travaille avec Salieri et se passionne pour Haydn, Mozart et Beethoven. Son père lui impose la carrière d'instituteur, qu'il quitte jusqu'en 1818, sans cesser de composer. Il s'émancipe pour une vie de bohème, très liée à la jeunesse intellectuelle viennoise et ponctuée de réunions musicales et littéraires (les fameuses "Schubertiades"). Il subsiste de leçons, de cession de ses œuvres à des éditeurs voraces, de la générosité de ses amis. Sa créativité est étonnante : il compose durant sa courte vie – 31 ans – plus de mille œuvres. Des opéras, des messes, des symphonies, des sonates, des quatuors et quintettes, mais aussi des centaines de *lieder*, genre méconnu auquel il offre de formidables chefs-d'œuvre. En 1822, atteint de la syphilis, il mesure la fragilité de la vie et devient sujet à des accès de mélancolie et de désespoir. Il compose néanmoins sans relâche. C'est dans l'indifférence qu'il meurt du typhus. La richesse de l'œuvre de Schubert, d'une incomparable puissance consolatrice, ne fut découverte, exécutée et éditée en grande partie qu'après sa mort, notamment grâce à Liszt qui diffusa ses *lieder*.

TEXTES CHANTÉS

Claude Debussy (1862-1918)

Fêtes Galantes II, poèmes de Paul Verlaine (1844-1896)

Les Ingénus

Les hauts talons luttaienent avec les longues jupes,
En sorte que, selon le terrain et le vent,
Parfois luisaient des bas de jambes, trop souvent
Interceptés ! – et nous aimions ce jeu de dupes.

Parfois aussi le dard d'un insecte jaloux
Inquiétait le col des belles sous les branches,
Et c'étaient des éclairs soudains de nuques blanches,
Et ce régal comblait nos jeunes yeux de fous.

Le soir tombait, un soir équivoque d'automne :
Les belles, se pendant rêveuses à nos bras,
Dirent alors des mots si spécieux, tout bas,
Que notre âme, depuis ce temps, tremble et s'étonne.

Le Faune

Un vieux faune de terre cuite
Rit au centre des boulingrins,
Présageant sans doute une suite
Mauvaise à ces instants sereins,

Qui m'ont conduit et t'ont conduite,
– Mélancoliques pélerins, –
Jusqu'à cette heure dont la fuite
Tournoie au son des tambourins.

Colloque sentimental

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé,
Deux spectres ont évoqué le passé.

– Te souvient-il de notre extase ancienne ?
– Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souviennne ?

– Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom ?
Toujours vois-tu mon âme en rêve ? – Non.

Ah ! Les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignons nos bouches ! – C'est possible.

Qu'il était bleu, le ciel, et grand l'espoir !
– L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

Gabriel Fauré (1845-1924)

Mémoires

Nell

Charles-Marie-René Leconte de Lisle (1818-1894)

Ta rose de pourpre, à ton clair soleil,
Ô Juin, étincelle enivrée,
Penche aussi vers moi ta coupe dorée :
Mon cœur à ta rose est pareil.

Sous le mol abri de la feuille ombreuse
Monte un soupir de volupté ;
Plus d'un ramier chante au bois écarté,
Ô mon cœur, sa plainte amoureuse.

Que ta perle est douce au ciel parfumé,
Étoile de la nuit pensive !
Mais combien plus douce est la clarté vive
Qui rayonne en mon cœur charmé !

La chantante mer, le long du rivage,
Taira son murmure éternel,
Avant qu'en mon cœur, cher amour, ô Nell, Ne
fleurisse plus ton image !

Les Berceaux

René-François Sully-Prudhomme (1839-1907)

Le long du quai, les grands vaisseaux
Que la houle incline en silence
Ne prennent pas garde aux berceaux
Que la main des femmes balance.

Mais viendra le jour des adieux,
Car il faut que les femmes pleurent,
Et que les hommes curieux
Tentent les horizons qui leurrent !

Et ce jour-là les grands vaisseaux,
Fuyant le port qui diminue,
Sentent leur masse retenue
Par l'âme des lointains berceaux.

Au bord de l'eau

René-François Sully-Prudhomme (1839-1907)

S'asseoir tous deux au bord du flot qui passe,
Le voir passer ;

Tous deux, s'il glisse un nuage en l'espace,
Le voir glisser ;

À l'horizon, s'il fume un toit de chaume,
Le voir fumer ;

Aux alentours si quelque fleur embaume,
S'en embaumer ;

Entendre au pied du saule où l'eau murmure
L'eau murmurer ;

Ne pas sentir, tant que ce rêve dure,
Le temps durer ;

Mais n'apportant de passion profonde
Qu'à s'adorer ;

Sans nul souci des querelles du monde,
Les ignorer ;

Et seuls, tous deux devant tout ce qui lasse,
Sans se lasser ;

Sentir l'amour, devant tout ce qui passe,
Ne point passer !

Gabriel Fauré (1845-1924)

Mémoires (suite)

Prison

Paul Verlaine (1844-1896)

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme !
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit,
Doucement tinte.
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu ! la vie est là,
Simple et tranquille.
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville.

Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse ?

Clair de Lune

Paul Verlaine (1844-1896)

Votre âme est un paysage choisi
Que vont charmant masques et bergamasques,
Jouant du luth et dansant, et quasi
Tristes sous leurs déguisements fantasques.

Tout en chantant sur le mode mineur
L'amour vainqueur et la vie opportune
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur
Et leur chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau,
Qui fait rêver, les oiseaux dans les arbres,
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

Fleur Jetée

Armand Silvestre (1837-1901)

Emporte ma folie
Au gré du vent,
Fleur en chantant cueillie
Et jetée en rêvant,
– Emporte ma folie
Au gré du vent ;

Comme la fleur fauchée
Périt l'amour :
La main qui t'a touchée
Fuit ma main sans retour.
– Comme la fleur fauchée
Périt l'amour.

Que le vent qui te sèche
Ô pauvre fleur,
Tout à l'heure si fraîche
Et demain sans couleur,
– Que le vent qui te sèche,
Sèche mon cœur !

Benjamin Britten (1913-1976)

Folk Songs (chansons populaires)

La Belle est au jardin d'amour

La belle est au jardin d'amour,
La belle est au jardin d'amour.
Il y a un mois ou cinq semaines.
Laridondon, laridondaine.

Son père la cherche partout,
Son père la cherche partout.
Son amoureux qui est en peine.
Laridondon, laridondaine.

"Berger, berger, n'as-tu point vu,
Berger, berger, n'as-tu point vu
Passer ici celle que j'aime ?"
Laridondon, laridondaine.

"Elle est là-bas dans ce vallon,
Elle est là-bas dans ce vallon,
À un oiseau conte ses peines."
Laridondon, landondaine.

Le bel oiseau s'est envolé,
Le bel oiseau s'est envolé,
Et le chagrin bien loin emmène.
Laridondon, laridondaine.

Eho ! Eho !

Eho ! Eho ! Eho ! Les agneaux vont aux plaines,
Eho ! Eho ! Eho ! Et les loups vont aux bois.

Tant qu'aux bords des fontaines
Ou dans les frais ruisseaux,
Les blancs moutons s'y baignent,
Y dansant au pré-au.

Mais queuq'-fois par vingtaine
Y s'éloign' des troupeaux,
Pour aller sous les chênes,
Aux herbages nouveaux.

Et les ombres lointaines
Leur-z'y cach' leurs bourreaux,
Malgré leurs plaintes vaines,
Les loups mang' les agneaux.

T'es mon agneau, ma reine.
Le grand' vill' c'est le bois,
Par ainsi Madeleine,
T'en vas pas loin de moi !

Quand j'étais chez mon père

Quand j'étais chez mon père,
Apprenti pastoureau,
Il m'a mis dans la lande,
Pour garder les troupioux.

Troupiaux, troupioux,
Je n'en avais guère.
Troupiaux, troupioux,
Je n'en avais biaux.

Mais je n'en avais guère,
Je n'avais qu'trois agneaux;
Et le loup de la plaine
M'a mangé le plus biau.

Il était si vorace
N'a laissé que la piau,
N'a laissé que la queue,
Pour mettre à mon chapiau.

Mais des os de la bête
Me fis un chalumiau
Pour jouer à la fête,
À la fêt' du hamiau.

Pour fair' danser l'village,
Dessous le grand ormiau,
Et les jeun's et les vieilles,
Les pieds dans les sablots.

Franz Schubert (1797-1828)

Lied sur des poèmes de Karl Gottfried Theodor Winkler (1775-1856)
et Max Kalbeck (1850-1921)

Das Heimweh D456

Oft in einsam stillen Stunden
Hab ich ein Gefühl empfunden,
Unerklärbar, wunderbar!
Das wie Sehnsucht nach der Ferne
Hoch hinauf in bessre Sterne
Wie ein leises Ahnen war.

Wohl die alten Bäume wieder
Neigen ihre Wipfel nieder
Auf das Haus am Waldesrand.
Stille, stille! Laß mich lauschen!
Fernher tönt ein leises Rauschen:
Komm zurück in's Heimatland!

Wer soll meiner Liebe lohnen?
Dort wo fremde Menschen wohnen
Geh' ich nicht mehr ein und aus.
Droben in den Sternenträumen
Unter goldnen Himmelsbäumen
Wartet mein das Vaterhaus.

Nostalgie du pays natal

*Souvent aux heures calmes et solitaires
J'ai goûté un sentiment
Indicible, merveilleux !
Comme la nostalgie d'un lointain
Très haut, sous une meilleure étoile,
Comme un doux pressentiment.*

*Toujours les arbres vénérables
Inclinent profondément leur rame
Sur la maison à l'orée du bois.
Silence ! Silence ! Laissez-moi écouter !
Au loin résonne un doux murmure :
Viens retrouver ta patrie !*

*Qui saura récompenser mon amour ?
Là-bas, où les étrangers habitent,
Je n'irai ni ne reviendrai plus.
Là-haut dans l'espace étoilé
Sous la ramure d'or des cieux
M'attend la demeure ancestrale.*

Franz Schubert (1797-1828)

Lieder sur des poèmes de Johann Gabriel Seidl (1804-1875)

Sehnsucht D879

Die Scheibe friert, der Wind ist rauh,
Der näch't'ge Himmel rein und blau.
Ich sitz' in meinem Kämmerlein
Und schau' ins reine Blau hinein.

Mir fehlt etwas, das fühl' ich gut,
Mir fehlt mein Lieb, das treue Blut;
Und will ich in die Sterne seh'n,
Muß stets das Aug' mir übergeh'n.

Mein Lieb, wo weilst du nur so fern,
Mein schöner Stern, mein Augenstern?
Du weißt, dich lieb' und brauch' ich ja,
Die Träne tritt mir wieder nah.

Da quäl't ich mich so manchen Tag,
Weil mir kein Lied gelingen mag,
Weil's nimmer sich erzwingen läßt
Und frei hinsäuselt wie der West.

Wie mild mich's wieder g'rad' durchglüht!
Sieh' nur, das ist ja schon ein Lied!
Wenn mich mein Los vom Liebchen warf,
Dann fühl' ich, daß ich singen darf.

Nostalgie

*La vitre est glacée, le vent rude,
Le ciel nocturne pur et bleu.
Dans ma chambre je suis seul,
L'œil levé vers le sombre azur.*

*Je sens un vide au fond du cœur
Laissé par mon amour fidèle...
Quand je regarde les étoiles
Mon œil se remplit de larmes.*

*Où donc es-tu si loin de moi,
Ma belle étoile, ô ma lumière ?
Je t'aime et j'ai besoin de toi –
Les pleurs montent à mes paupières.*

*Je souffre depuis bien des jours
Car mon chant se refuse à moi.
C'est qu'on ne saurait le contraindre :
Il est libre tel un zéphyr.*

*Mais quelle ardeur soudain m'enivre ?
Voilà ma chanson composée.
Quand de ma mie le sort me prive,
Je le sais bien, je puis chanter !*

Franz Schubert (1797-1828)

Lieder sur des poèmes de Johann Gabriel Seidl (1804-1875)

Im Freien D880

Draußen in der weiten Nacht
Steh ich wieder nun,
Ihre helle Sternenpracht
Laßt mein Herz nicht ruhn!

Tausend Arme winken mir
Süß begehrend zu,
Tausend Stimmen rufen hier,
«Gruß dich, Trauter, du!»

O ich weiß auch, was mich zieht,
Weiß auch, was mich ruft,
Was wie Freundes Gruß und Lied
Locket durch die Luft.

Siehst du dort das Hüttchen stehn,
Drauf der Mondschein ruht?
Durch die blanken Scheiben sehn
Augen, die mir gut!

Siehst du dort das Haus am Bach,
Das der Mond bescheint?
Unter seinem trauten Dach
Schläft mein liebster Freund.

À la belle étoile

*Sous le ciel, dans la vaste nuit,
Me revoici :
De tant d'étoiles la splendeur
Émeut mon cœur !*

*Ce sont cent bras qui me font signe
Pleins de désir,
Ce sont mille voix qui m'appellent :
Salut, ami !*

*Ah ! je sais bien ce qui m'attire
Ce qui m'appelle,
Ce qui, tel un chant familier
Traverse l'air.*

*Vois-tu là-bas l'humble chaumière
Dessous la lune ?
Au travers de ses vitres claires
Brillent des yeux doux.*

*La maison près de la rivière
Au clair de lune ?
Sous sa toiture familière
Dort un ami.*

Siehst du jenen Baum der voll
Silberflocken flimmt?
O wie oft mein Busen schwoll
Fröher dort gestimmt!

Jedes Plätzchen, das mir winkt
Ist ein lieber Platz,
Und wohin ein Strahl nur sinkt,
Locket ein teurer Schatz.

Drum auch winkt mir's überall
So begehrend hier,
Drum auch ruft es, wie der Schall
Trauter Liebe mir.

*Vois-tu cet arbre étincelant
De fleurs d'argent ?
Bien souvent mon sein s'y gonfla
D'un doux élan.*

*Ici, tout lieu qui me fait signe
Est un ami :
Tout ce qu'effleurent les rayons
Est un trésor.*

*Voici pourquoi tout me fait signe
Plein de désir,
Et j'entends dans ces voix l'écho
D'un tendre amour.*

Franz Schubert (1797-1828)

Lieder sur des poèmes de Johann Gabriel Seidl (1804-1875)

Bei dir Allein D866 (n° 2)

Bei dir allein
Empfind' ich, daß ich lebe,
Daß Jugendmut mich schnellwilt
Daß eine heit're Welt
Der Liebe mich durchhebe;
Mich freut mein Sein
Bei dir allein!

Bei dir allein
Weht mir die Luft so labend,
Dünkt mich die Flur so grün,
So mild des Lenzes Blüh'n,
So balsamreich der Abend,
So kühl der Hain,
Bei dir allein!

Bei dir allein
Verliert der Schmerz sein Herbes,
Gewinnt die Freud an Lust!
Du sicherst meine Brust
Des angestammten Erbes;
Ich fühl' mich mein
Bei dir allein!

Près de toi seule

*Près de toi seule
Je me sens vivre et palpiter
D'une ardeur juvénile
Je sens qu'un monde riant et plein
D'amour m'anime
Je suis heureux d'exister
Près de toi seule !*

*Près de toi seule
Souffle une brise si suave
Les prairies me semblent si vertes,
Si doux le printemps qui éclôt,
Si apaisant le soir,
Et si frais le bosquet,
Près de toi seule !*

*Près de toi seule
La douleur devient moins cruelle,
Croissent la joie et le plaisir !
Tu affermis en mon sein
Les vertus de mes aïeux ;
Je me sens être moi-même
Près de toi seule !*

Der Wanderer an den Mond D870

Ich, auf der Erd', am Himmel - du
Wir wandern beide rüstig zu:
Ich ernst und trüb, du mild und rein,
Was mag der Unterschied wohl sein?

Ich wandre fremd von Land zu Land,
So heimatlos, so unbekannt;
Berg auf, Berg ab, Wald ein, Wald aus,
Doch bin ich nirgend, ach! zu Haus.

Du aber wanderst auf und ab
Aus Ostens Wieg' in Westens Grab,
Wallst Länder ein und Länder aus,
Und bist doch, wo du bist, zu Haus.

Der Himmel, endlos ausgespannt,
Ist dein geliebtes Heimatland;
O glücklich, wer, wohin er geht,
Doch auf der Heimat Boden steht!

Le Voyageur à la lune

*Moi sur la terre, toi au ciel
Nous cheminons tous deux d'un bon pas,
Moi grave et triste, toi douce et pure.
D'où peut donc venir la différence ?*

*Moi je vais, étranger, de pays en pays,
Sans patrie, tellement inconnu ;
Par monts et par vaux, à travers bois,
Je ne suis, hélas, nulle part chez moi.*

*Mais toi, montant et descendant,
Tu déroules ta course du berceau du levant
Au tombeau du couchant,
Tu parcours tant et tant de pays.*

*Et pourtant, où que tu sois, tu es chez toi.
Le ciel qui s'étend à l'infini est ta
patrie chérie :
Heureux celui qui, où qu'il aille ;
Ne cesse de fouler le sol de sa patrie !*

Franz Schubert (1797-1828)

Lied sur un poème de Johann Gabriel Seidl (1804-1875)

Das Züggelöcklein D871

Kling' die Nacht durch, klinge,
Süßen Frieden bringe
Dem, für wen du tönst!
Kling' in weite Ferne,
So du Pilger gerne
Mit der Welt versöhnst!

Aber wer will wandern
Zu den lieben Andern,
Die voraus gewallt?
Zog er gern die Schelle?
Bebt er an der Schwelle,
Wann "Herein" erschallt?

Gilt's dem bösen Sohne,
Der noch flucht dem Tone,
Weil er heilig ist?
Nein, es klingt so lauter,
Wie ein Gottvertrauter
Seine Laufbahn schließt.

La Clochette des agonisants

*Résonne, toute la nuit résonne,
Apporte la douce paix
À celui pour qui tu sonnes !
Résonne dans le lointain
Afin que le pèlerin puisse
Se réconcilier avec le monde !*

*Mais qui veut voyager
Au pays des chers disparus
Qui sont déjà partis vers l'au-delà ?
A-t-il aimé tirer la sonnette ?
Tremble-t-il sur le seuil
Quand une voix dit : « Entrez » ?*

*Est-ce valable pour le Mauvais fils,
Qui jure à son écoute
Parce qu'elle est sacrée ?
Non, cela résonne plus fort,
Comme celui qui, confiant en Dieu,
Achève sa route.*

Aber ist's ein Müder,
Den verwaist die Brüder,
Dem ein treues Tier
Einzig lieb den Glauben
An die Welt nicht rauben,
Ruf ihn, Gott, zu Dir!

Ist's der Frohen einer,
Der die Freuden reiner
Lieb und Freundschaft teilt,
Gönn' ihm noch die Wonnen
Unter diesen Sonnen,
Wo er gerne weilt!

*Mais s'il est fatigué
Il éloigne ses frères,
Celui à qui seul un animal fidèle
A gardé son amour
Pour qu'il ne désespère pas du monde,
Appelle-le à Toi, Dieu !*

*S'il est joyeux,
S'il donne à ses amis
Joie et amitié,
Laisse-lui encore le bonheur,
Sous ces soleils
Où il aime à rester !*

Franz Schubert (1797-1828)

Lied sur un poème de Johann Georg Jacobi (1740-1814)

Die Perle D466

Es ging ein Mann zur Frühlingszeit
Durch Busch und Felder weit und breit
Um Birke, Buch' und Erle;
Der Bäume, Grün im Maienlicht,
Die Blumen drunter sah er nicht.
Er suchte seine Perle.

Die Perle war seine höchstes Gut,
Er hatt' um sie des Meeres Flut
Durchschiff, und viel gelitten;
Von ihr des Lebens Trost gehofft,
Im Busen sie bewahrt, und oft
Dem Räuber abgestritten.

Der arme Pilger! So wie er,
Geh' ich zur Frühlingszeit umher
Um Birke, Buch' und Erle;
Des Maies Wunder seh' ich nicht;
Was aber, ach! was mir gebricht,
Ist mehr als eine Perle.

Was mir gebricht, was ich verlor,
Was ich zum höchsten Gut erkor,
Ist Lieb' in treuem Herzen.
Vergebens wall' ich auf und ab;
Doch find' ich einst ein kühles Grab,
Das endet alle Schmerzen.

La Perle

*Aux beaux jours s'en vint un homme
Errant par monts et par vaux
Parmi les bouleaux, les hêtres et les aulnes ; il ne voyait
Ni les arbres, verts dans la lumière de mai,
Ni les fleurs sous ses pas.
Il cherchait sa perle.*

*La perle était son bien suprême
Pour elle il avait traversé les mers,
Et bien souffert ;
Elle était la consolation de ses jours,
Il la préservait en son sein,
Et souvent la soustrayait aux brigands.*

*Malheureux pèlerin ! Comme lui,
J'erre aux beaux jours ici et là,
À travers les bouleaux, les hêtres et les aulnes ; je ne vois pas
Les merveilles du printemps ;
Mais, oh ! ce qui me manque à moi
Vaut bien plus qu'une perle !*

*Ce qui me manque, ce que j'ai perdu,
Ce que je tiens pour le bien suprême,
C'est l'amour d'un cœur fidèle.
En vain j'erre ici ou là ; que ne trouvai-je
Autrefois un tombeau glacé
Pour mettre fin à toutes mes peines !*

Franz Schubert (1797-1828)

Lieder sur des poèmes de Johann Baptist Mayrhofer (1787-1836)

Traduction française Dominique Arot

Freiwilliges Versinken D700

Wohin, o Helios ? Wohin?
In kühlen Fluten
Will ich den Flammenleib versenken,
Gewiß im Innern, neue Gluten
Der Erde feuerreich zu schenken.

Ich nehme nicht, ich pflege nur zu geben;
Und wie verschwenderisch mein Leben,
Umhüllt mein Scheiden gold'ne Pracht,
Ich scheid herrlich, naht die Nacht.

Wie blaß der Mond, wie matt die Sterne!
Solang ich kräftig mich bewege;
Erst wenn ich auf die Berge meine Krone lege,
Gewinnen sie an Mut und Kraft in weiter Ferne.

Disparition volontaire

*Où t'entuis-tu, ô Hélios ? Vers où ?
Dans les flots glacés
Je veux engloutir mon corps enflammé
Pour faire don au cœur de la terre tout en feu
De nouveaux brasiers*

*Je ne prends pas, je ne sais que donner
À l'image de ma vie prodigue
Mon départ s'entoure d'un luxe d'or
Que la nuit tisse.*

*Tant que je me déplace puissamment
Comme la lune est pâle et comme les étoiles sont ternes !
Mais elles regagnent en force et en éclat
Dès que je dépose ma couronne au sommet des montagnes.*

Franz Schubert (1797-1828)

Lieder sur des poèmes de Johann Baptist Mayrhofer (1787-1836)

Traduction française Dominique Arot

Der zürnenden Diana D707

Ja, spanne nur den Bogen, mich zu töten,
Du himmlisch Weib! im zürnenden Erröten
Noch reizender. Ich werd' es nie bereuen,
Daß ich dich sah am buschigen Gestade
Die Nymphen überragen in dem Bade,
Der Schönheit Funken in die Wildnis streuen.

Den Sterbenden wird doch dein Bild erfreuen.
Er atmet reiner, er atmet freier,
Wem du gestrahlet ohne Schleier.
Dein Pfeil, er traf, doch linde rinnen
Die warmen Wellen aus der Wunde;
Noch zittert vor den matten Sinnen
Des Schauens süße letzte Stunde.

À Diane en colère

*Oui, toi, femme céleste, bande ton arc pour me tuer !
La rougeur de la colère te rend encore plus charmante.
Jamais je ne regretterai de t'avoir
surprise près du rivage broussailleux,
surpassant les nymphes à leur bain
et répandant des éclairs de beauté
au milieu de la nature sauvage.*

*Celui qui est en train de mourir,
ton image lui apportera pourtant la joie.
Il respire avec plus de pureté et plus librement,
celui que tu as ébloui sans voile.
Ta flèche l'a touché, mais les flots tièdes
de sa blessure coulent avec douceur ;
Son heure ultime frémit encore doucement
de la sensation alanguie de ta vue.*

Franz Schubert (1797-1828)

Lieder d'après des poèmes de Sir Walter Scott (1771-1832)

Lied des Gefangenen Jägers D843

Mein Roß so müd' in dem Stalle sich steht,
Mein Falk' ist der Kapp und der Stange so leid,
Mein müßiges Windspiel sein Futter verschmäh't,
Und mich kränkt des Turmes Einsamkeit.

Ach, wär ich nur, wo ich zuvor bin gewesen.
Die Hirschjagd wäre so recht mein Wesen!
Den Bluthund los, gespannt den Bogen:
Ja, solchem Leben bin ich gewogen!

Ich hasse der Turmuhr schläfrigen Klang,
Ich mag nicht seh'n, wie die Zeit verstreicht,
Wenn Zoll um Zoll die Mauer entlang
Der Sonnenstrahl so langsam schleicht.

Sonst pflegte die Lerche den Morgen zu bringen,
Die dunkle Dohle zur Ruh' mich zu singen;
In dieses Schlosses Königshallen,
Da kann kein Ort mir je gefallen.

Früh, wenn der Lerche Lied erschallt,
Sonn' ich mich nicht in Ellen's Blick,
Nicht folg' ich dem flüchtigen Hirsch durch den Wald,
Und kehre, wenn Abend taut, zurück.

Nicht schallt mir ihr frohes Willkommen entgegen,
Nicht kann ich das Wild ihr zu Füßen mehr legen,
Nicht mehr wird der Abend uns selig entschweben:
Dahin, dahin ist Lieben und Leben.

Chant du chasseur prisonnier

*Mon cheval se tient si las dans l'écurie,
Mon faucon est si désolé de son capuchon et de sa perche,
Mon lévrier inoccupé dédaigne sa nourriture,
Et la solitude du cachot m'attriste.*

*Ah, si seulement j'étais comme j'étais auparavant,
La chasse au cerf était si bien ma nature,
Le braque détaché, l'arc tendu,
Oui, à une telle vie je suis favorable.*

*Je hais le bruit endormi de l'horloge,
Je n'aime pas voir comment le temps passe,
Quand petit à petit le long du mur
Les rayons du soleil si lentement se glissent.*

*Jadis l'alouette avait l'habitude de m'apporter le matin,
Le choucas sombre de chanter pour le repos ;
Dans ces salles royales du château,
Ici aucun endroit ne peut me plaire.*

*Tôt, quand le chant de l'alouette retentit,
Je ne m'expose pas au soleil du regard d'Ellen,
Je ne poursuis pas le cerf en fuite à travers la forêt,
Et je ne retourne pas avec la rosée du soir.*

*Le salut de bienvenue joyeux ne retentit pas pour moi
Je ne peux plus poser à ses pieds le gibier,
Le soir ne s'envolera plus pour nous dans la félicité :
Fini, fini est l'amour ainsi que la vie.*

Franz Schubert (1797-1828)

Lieder d'après des poèmes de Sir Walter Scott (1771-1832)

Normans Gesang D846

Die Nacht bricht bald herein, dann leg' ich mich zur Ruh'.
Die Heide ist mein Lager, das Farnkraut deckt mich zu.
Mich lullt der Wache Tritt wohl in den Schlaf hinein:
Ach, muß so weit, so weit von dir, Maria, Holde, sein!

Und wird es morgen Abend, und kommt die trübe Zeit,
Dann ist vielleicht mein Lager der blutig rote Plaid,
Mein Abendlied verstummet, du schleichst dann trüb' und bang.
Maria, mich wecken kann nicht dein Totensang.

So muß' ich von dir scheiden, du holde, süße Braut?
Wie magst du nach mir rufen, wie magst du weinen laut!
Ach, denken darf ich nicht an deinen herben Schmerz,
Ach, denken darf ich nicht an dein getreues Herz.

Nein, zärtlich treues Sehnen darf hegen Normann nicht,
Wenn in den Feind Clan-Alpine wie Sturm und Hagel bricht;
Wie ein gespannter Bogen sein mutig Herz dann sei,
Sein Fuß, Maria, wie der Pfeil so rasch und frei.

Wohl wird die Stunde kommen, wo nicht die Sonne scheint,
Du wankst zu deinem Normann, dein holdes Auge weint.
Doch fall' ich in der Schlacht, hüllt Todesschauer mich,
O glaub' mein letzter Seufzer, Maria, ist für dich.

Doch kehrt ich siegreich wieder aus kühner Männerschlacht,
Dann grüßen wir so freudig das Nahn der stillen Nacht,
Das Lager ist bereitet, uns winkt die süße Ruh'.
Der Hänfling singt das Brautlied, Maria, hold uns zu!

La Chanson de Norman

*La nuit pointe déjà, je m'étends et m'endors.
Mon lit est de bruyère et mes draps de fougères.
C'est le pas de la garde qui berce mon sommeil :
Ah, faut-il être loin, si loin de toi, chère Marie !*

*Demain, le soir viendra, avec ses heures troublées,
Ma couche sera peut-être alors le plaid rouge sang,
Mon chant nocturne le silence, et toi, tu viendras troublée et anxieuse.
Marie, ton chant funèbre ne pourra m'éveiller.*

*Dois-je ainsi t'apparaître, douce fiancée chérie ?
Faut-il que tu appelles, que tu pleures tant pour moi !
Ah, puissé-je oublier l'amertume de tes larmes
Ah, puissé-je oublier la fidélité de ton cœur.*

*Non, Norman, cette corde sensible et chère ne doit pas vibrer,
À l'heure où le Clan Alpin foudra sur l'ennemi comme la foudre et la grêle.
Que ton cœur soit vaillant, tendu comme la corde de l'arc
Et tes pas, Marie, prestes et libres comme la flèche !*

*Sans doute viendra l'heure où sous un ciel éteint,
Chancelante, tu trouveras ton Normann, tes yeux chéris pleins de larmes.
Mais si je tombe au combat, si je sens un frisson mortel m'envahir
Oh, crois-moi, Marie, mon dernier soupir sera pour toi.*

*Mais si je sors victorieux du plus violent combat
Alors trop heureux de saluer l'approche de la nuit,
La couche prête, un doux repos nous attend.
Le chant nuptial de la linotte, Marie, résonne pour nous !*

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Ian Bostridge ténor

Ian Bostridge mène sa carrière de récitaliste sur les grandes scènes internationales aux Festivals de Salzbourg, Édimbourg, Munich, Vienne, Aldeburg et aux Schubertiades de Schwarzenberg. En 1999 il crée un cycle de mélodies composées pour lui par Hans Werner Henze. En 2003/2004 il est artiste en résidence au Konzerthaus de Vienne et aux Schubertiades Schwarzenberg ; en 2004/2005 il partage une série "Carte-Blanche" avec Thomas Quasthoff au Concertgebouw d'Amsterdam ; en 2005/2006 il mène sa propre série "Perspectives" au Carnegie Hall et en 2008 au Barbican, à Londres.

Il fait ses débuts à l'opéra en 1994 dans le rôle de Lysander (*Songe d'une nuit d'été* de Britten) avec Opera Australia au Festival d'Édimbourg. En 1996, il débute à l'English National Opera dans le rôle de Tamino (*La Flûte enchantée*), puis revient pour Jupiter (*Semele*). En 1997 il chante Quint dans une production du *Tour d'érou* de Britten mise en scène par Deborah Warner pour le Royal Opera, puis Caliban dans *The Tempest* de Thomas Adès, Don Ottavio dans *Don Giovanni* dirigé par Antonio Pappano et Vasek dans *La Fiancée vendue* dirigé par Bernard Haitink. En 1998 il apparaît au Festival de Munich dans le rôle de Nerone dans *Le Couronnement de Poppée* mis en scène par David Alden, puis en Tom Rakewell dans *La Carrière du débauché* et Le Chœur masculin dans *Le Viol de Lucrèce*. Il chante *Journal d'un disparu* de Janáček dans une nouvelle traduction de Seamus Heaney, mise en scène par Deborah Warner à Londres, Paris, Munich, Amsterdam et New York.

Plus récemment il chante *Don Ottavio* à l'Opéra de Vienne et fait ses débuts dans le rôle d'Aschenbach dans une nouvelle production de *Mort à Venise* pour l'English National Opera, La Monnaie de Bruxelles et le

Grand-Théâtre de Luxembourg. C'est dans ce rôle qu'il débutera à La Scala de Milan.

Parmi ses enregistrements : *La Belle Meunière* de Schubert avec Graham Johnson (Gramophone Award 1996) ; Tom Rakewell avec Sir John Eliot Gardiner (Grammy Award, 1999) ; et Belmonte avec William Christie. Pour EMI Classics, il a enregistré des *Lieder* de Schubert et Schumann (Gramophone Award 1998), des Mélodies anglaises et *Lieder* de Henze avec Julius Drake, *Nos Pères chasseurs* de Britten avec Daniel Harding, *Idomeneo* avec Sir Charles Mackerras, Janáček avec Thomas Adès, Schubert avec Leif Ove Andsnes, Mitsuko Uchida et Antonio Pappano, Noel Coward avec Jeffrey Tate, les cycles orchestraux de Britten avec le Berlin Philharmonic et Sir Simon Rattle, Wolf avec Antonio Pappano, les Cantates de Bach avec Fabio Biondi, les *Cantiques* et *Le Tour d'érou* de Britten (Gramophone Award, 2003) et les Arias de Haendel avec Harry Bicket.

Au concert il se produit avec les orchestres philharmoniques de Berlin et Vienne, le Chicago Symphony, le Boston Symphony, le London Symphony, le London Philharmonic, le BBC Symphony, le Rotterdam Philharmonic, le Royal Concertgebouw, le New York Philharmonic et le Los Angeles Philharmonic, sous la direction de chefs comme Sir Simon Rattle, Sir Colin Davis, Sir Andrew Davis, Seiji Ozawa, Antonio Pappano, Riccardo Muti, Mstislav Rostropovich, Daniel Barenboim, Daniel Harding et Donald Runnicles. En janvier 2010 il chante la première de *Opfergang* de Henze avec l'Accademia Santa Cecilia de Rome dirigé par Antonio Pappano.

En 2001 il est élu Membre d'honneur du Corpus Christi College, Oxford et il reçoit en 2003 le titre de "Honorary Doctor of Music" de l'Université de St Andrew. Il est nommé "Commander of the British Empire" en 2004.

Julius Drake piano

Le pianiste Julius Drake s'est spécialisé dans le répertoire de la musique de chambre, travaillant en récital et au disque avec de nombreux artistes de la scène internationale.

Il se produit en festival à Salzbourg, Édimbourg, Munich, Aldebourg et aux Schubertiades de Schwarzenberg, au Carnegie Hall et au Lincoln Center de New York, au Concertgebouw d'Amsterdam et à la Philharmonie de Cologne, au Théâtre du Châtelet et au Musée du Louvre à Paris, à La Scala de Milan et au Liceu de Barcelone, au Musikverein et au Konzerthaus de Vienne, au Wigmore Hall et aux BBC Proms de Londres.

Directeur du Festival international de musique de chambre de Perth en Australie de 2000 à 2003, Julius Drake est aussi directeur musical de la production de Deborah Warner, *Journal d'un disparu* de Janáček, présentée à Munich, Londres, Dublin, Amsterdam et New York. Il est nommé directeur artistique du festival Leeds Lieder 2009 et du Machynlleth Festival au Pays de Galles de 2009 à 2011.

Son goût pour la mélodie lui vaut de nombreuses invitations pour des séries au Wigmore Hall à Londres, à la BBC et au Concertgebouw d'Amsterdam. Ainsi la série consacrée à la mélodie – Julius Drake and Friends – au Middle Temple Hall à Londres, l'a amené à travailler avec des chanteurs tels Thomas Allen, Olaf Bär, Ian Bostridge, Angelika Kirchschrager, Sergei Leiferkus, Felicity Lott, Katarina Karneus, Christopher Maltman, Mark Padmore, Christoph Pregardien, Amanda Roocroft et Willard White.

Julius Drake est régulièrement invité à se produire lors de festivals internationaux de musique de chambre – récemment à Kuhmo en Finlande, Delft aux Pays-Bas, Oxford au Royaume-Uni et West Cork en Irlande. Son duo instrumental avec Nicholas Daniel a été salué par la critique.

Professeur à la Royal Academy of Music de Londres et professeur invité au Royal Northern College of Music, il donne des master-classes, récemment à Amsterdam, Bruxelles, Oxford, Paris, Vienne et au Schubert Institut à Baden bei Wien.

Julius Drake a enregistré des mélodies de Sibelius et Grieg avec Katarina Karneus (chez Hyperion), *Sonates françaises* avec Nicholas Daniel (Virgin), des mélodies espagnoles avec Joyce DiDonato (Eloquentia), des mélodies de Mahler et Tchaïkovski avec Christianne Stotijn (Onyx) et des *Lieder* de Schumann avec Alice Coote (EMI). Ses enregistrements *live* comprennent des récitals au Wigmore Hall de Londres pour le label Wigmore Live avec Lorraine Hunt Lieberson, Joyce DiDonato, Christopher Maltman et Gerald Finley. Une série d'enregistrements avec Ian Bostridge chez EMI (Schumann, Schubert, Henze, Britten, *The English Songbook* et *La Bonne Chanson*) a été distinguée par un Award. Une autre récente série avec Gerald Finley chez Hyperion (Ives, Barber, Schumann, Ravel et Britten) a été saluée par la critique, et les mélodies de Barber ainsi que les Schuman/Heine Lieder ont reçu en 2008 et 2009 les Gramophone Awards.

Cette saison, le Wigmore Hall de Londres lui consacre un concert anniversaire ; il joue des duos et quatuors de Schumann aux Schubertiades, à Hamburg, à Paris, à Londres et Vienne ; il donne des récitals avec Gerald Finley, Alice Coote et Bejun Mehta ; il débute une série d'enregistrements des mélodies de Liszt avec le ténor américain Matthew Polenzani ; il prépare une tournée européenne, notamment aux festivals de Verbier et Salzbourg, avec Ian Bostridge et Angelika Kirchschrager, autour du *Spanisches Liederbuch* de Wolf.

Les partenaires de l'Opéra de Lille

Les partenaires institutionnels

L'Opéra de Lille, régi sous la forme d'un Établissement public de coopération culturelle, est financé par

La Ville de Lille,
La Région Nord-Pas de Calais,
Lille Métropole
Communauté Urbaine,
Le Ministère de la Culture
(DRAC Nord-Pas de Calais).



Inscrite dans la durée, leur contribution permet à l'Opéra de Lille d'assurer l'ensemble de son fonctionnement et la réalisation de ses projets artistiques.

Dans le cadre de la dotation de la Ville de Lille, l'Opéra bénéficie du soutien du **Casino Barrière** de Lille.



Les partenaires média

Danser
 Evéne.fr
 France Bleu Nord
 France Culture
 France Musique
 France 3 Nord-Pas de Calais-Picardie
 La Voix du Nord
 Mezzo
 Nord Éclair
 Télérama



Les artistes de l'Opéra de Lille

Le Chœur de l'Opéra de Lille
 Direction Yves Parmentier

Les résidences :
Le Concert d'Astrée
 Direction Emmanuelle Haim
L'ensemble Ictus
Christian Rizzo chorégraphe /
L'association fragile

L'Opéra de Lille et les entreprises

L'Opéra de Lille propose aux entreprises d'associer leur image à celle d'un opéra ouvert sur sa région et sur l'international, en soutenant un projet artistique innovant.

Les partenaires bénéficient ainsi d'un cadre exceptionnel et d'un accès privilégié aux spectacles de la saison, et permettent l'ouverture de l'Opéra à de nouveaux publics.

Pour plus d'informations :
www.opera-lille.fr dans la rubrique « Les Partenaires de l'Opéra ».

Parrains d'un événement

Caisse d'Épargne Nord France Europe
 CIC Banque BSD-CIN
 Crédit du Nord
 Dalkia Nord
 Rabot Dutilleul
 Société Générale



Partenaires Associés

Caisse des Dépôts et Consignations
 Crédit du Nord
 Dalkia Nord
 Deloitte
 Eaux du Nord
 KPMG
 Meert
 Norpac
 Orange
 Pricewaterhousecoopers
 Ramery
 Transpole



Mécène et Partenaire Associé

Caisse des Dépôts et Consignations



Mécène Associé à la saison

Crédit Mutuel Nord Europe



Danse / Création

Réservez vos places !

L'OUBLI, TOUCHER DU BOIS. DE CHRISTIAN RIZZO / L'ASSOCIATION FRAGILE

Je 25, Ve 26, Sa 27 février à 20h

"Dans une pièce-boîte en bois naturel avec ses ouvertures donnant vers l'extérieur, une femme, cinq hommes et un homme plus âgé tentent des danses d'espoir pour un être disparu. Sur fond sonore d'un mélange de piano et de paysages électroniques." Christian Rizzo

Tarifs : 5/8/12/16/21 €

Réervations : **0820 48 9000** ou www.opera-lille.fr

